

# DEUX MÉDECINS NATIFS DE LA PÉRADE



EDITIONS DU BIEN PUBLIC

## Collection "Notre Passé"

1. STE-ANNE DE LA PERADE  
*par Albert Tessier*
  2. SOUVENIRS D'UNE INSTITUTRICE,  
*par Vénérande Douville-Veillet*
  3. FIGURES POLITIQUES DE LA PERADE  
*par Raymond Douville*
  4. MGR LAFLECHE, MISSIONNAIRE  
DANS L'OUEST  
*par Albert Tessier*
  5. UN GRAND EDUCATEUR :  
MGR IRENEE DOUVILLE,  
*par P.-H. et Rodolphe Leboeuf*
  - 6 et 7. SOUVENIRS DU RAPIDE-NORD,  
*par Vénérande-Douville Veillet*
  8. LES SOUVENIRS DE M. SADOTh  
*par l'abbé Armand S. Tessier*
  9. BEURRERIES ET FROMAGERIES  
D'AUTREFOIS  
*par Daniel Thibault*
  10. MON ENFANCE AU BAS-DE-SAINTE-ANNE  
*par Mgr Albert Tessier*
  11. LE CATACLYSME DE LA RIVIERE  
SAINTE-ANNE.
  12. UN CANADIEN ERRANT  
NATIF DE LA PERADE,  
Louis-Joseph Douville  
*par Raymond Douville*
- 

PHOTO DE LA COUVERTURE :

*Aspect d'un médecin de campagne d'autrefois allant aux  
malades d'après un dessin de Krieghoff.*

# Deux médecins natifs de La Pérade

*André Biqué*

Premier médecin et premier pharmacien  
de l'Abitibi

*Antonio Pelletier*

Médecin - Poète  
Membre de l'École Littéraire de Montréal

EDITIONS DU BIEN PUBLIC

1977



## AVANT-PROPOS

La présente brochure est le fruit de la collaboration bénévole de plusieurs personnes, toutes intéressées de près ou de loin à l'histoire de notre paroisse.

Il est ici question de deux médecins originaires de Sainte-Anne et qui, tous deux, ont fait honneur à leur patelin natal.

Le souvenir du docteur André Bigué, premier médecin de l'Abitibi, a été récemment évoqué dans les journaux de cette région et dans la revue « Médicaments d'aujourd'hui ». Nous reproduisons ces textes, avec plaisir et aussi, disons-le, avec orgueil. Car la carrière du docteur Bigué dans cette région éloignée nous fait honneur.

Son premier ancêtre, Etienne Bigué dit Nobert, vint s'établir dans « le grand Sainte-Marie » au début du 18<sup>e</sup> siècle. Ses descendants, les Bigué et les Nobert, ne l'ont jamais quitté.

Rappelons aux jeunes d'aujourd'hui qu'André Bigué, dont il sera ci-après question, avait des frères que les plus anciens d'entre nous ont bien connu. D'abord le docteur Georges Bigué qui, après avoir exercé sa profession en diverses paroisses de la région, revint à Sainte-Anne où il pratiqua de 1930 à 1935, année de sa mort. Il y eut aussi Wellie Bigué, qui fut un agriculteur de grande classe et exploita une ferme modèle qui existe encore; Me Philippe Bigué, éminent avocat de Trois-Rivières et protecteur de la faune et de la flore de la Mauricie; et Ovide Bigué, qui alla exercer sa profession d'ingénieur à Shawinigan.

\* \* \*

Quant au docteur Antonio Pelletier, il partit jeune de chez nous, et est moins connu, bien que son père, également médecin et originaire de la paroisse, y ait exercé sa profession plusieurs années.

Un historien de renom, Jacques Gouin, vient de nous révéler dans un ouvrage solidement documenté l'attachante personnalité du docteur Antonio Pelletier. Cette biographie a été récemment publiée par les *Editions du du Jour*, de Montréal. L'auteur, Jacques Gouin, a des attaches à La Pérade. En effet, son ancêtre fut Mathurin Gouin, sympathique colon de la première heure chez nous.

Avec sa permission et celle des éditeurs, nous avons largement puisé dans la biographie d'Antonio Pelletier par Jacques Gouin. Le docteur Pelletier vit le jour dans la demeure actuelle de nos sympathiques concitoyennes, Cécile et Jeanne Marcotte.

Où qu'ils aillent dans la vie, les Péradiens reviennent toujours chez nous, par l'histoire ou par le souvenir !

*Les Amis de l'histoire de La Pérade.*

## Le Docteur André Bigué

(1883-1949)

(Cette biographie, due à la plume de Jean-Michel Wyl, a été publiée dans le journal « L'Écho Abitibien », de Val d'Or, et reproduit dans la revue « Médicaments d'aujourd'hui », en novembre 1976).

Lorsque le 17 février 1949, le docteur André Bigué, d'Amos, en Abitibi, contrée perdue accrochée à l'épaule américaine, décédait à l'Hôtel-Dieu de Montréal, il laissait deux grandes choses à ses enfants : un nom et une légende.

Jamais cotés en Bourse noms et légendes se trouvent sous le sabot d'un cheval. D'ailleurs, ça ne s'achète pas ça ne se vole pas, ça ne se troque pas, ça ne se mange pas, ça ne se fabrique pas tout seul. Même, une telle couronne ne ceint pas la tête du premier péquenot venu. On a même connu des monarques dont la légende était entièrement pourrie et dont le nom — qui ne valait guère mieux — n'aurait même pas permis à leurs impétrants d'emprunter dix *tokens* aux *shylocks* du bistrot louche d'en face, usuriers pourtant généralement assez coulants sur le répondant de leurs clients marrons.

La légende du docteur André Bigué est d'autant plus belle que son nom ne court pas les rues et boulevards abitibiens: peut-être ici ou là, une ruelle discrète qu'un sursaut de Conseil municipal a pu baptiser. Et encore. . ., c'est pas dans le Guide Bleu. Sa légende est belle parce qu'elle est sobre. C'est celle d'un homme étouffé par la simplicité, effacé jusqu'à l'extrême limite de sa vocation médicale. Il a été, en tout cas, le premier médecin et pharmacien d'Abitibi. Mais je vous parle d'un temps que les moins de quarante ans ne peuvent pas connaître. Déjà !

## À SA FAÇON IL RÉSISTAIT

D'abord c'était la guerre. La Grande Guerre. Une grande toute rouge dont les livres ont parlé. . ., la seule que je voudrais faire : celle de 14-18. Ce n'était plus, en Europe, dans les *vieux pays*, les Grognaards de l'Empereur. Celui-ci était mort depuis presque cent ans à Sainte-Hélène. C'était les *vieux* Poilus du Tigre, Georges Clémenceau. De l'autre bord de l'Atlantique, c'était la ligne Maginot, les taxis de la Marne, Verdun, la Tranchée des baïonnettes, le Mort-Homme et autres lieux funestes. Mais ne vous leurrez pas : ces lointains événements atteignaient l'Abitibi très directement comme ils avaient atteint le Québec engagé dans de fameuses batailles entourant le service militaire obligatoire. Il n'y avait jamais autant eu de conscrits déserteurs à cause de cette guerre qui agitait l'Europe. Les gens se sauvaient dans les bois. Nombreux s'exilèrent en Abitibi où un réel réseau de Résistance — avant la lettre — était organisé. Il y avait aussi, près d'Amos, un camp de concentration autrichien où étaient emprisonnés de très nombreux néo-Québécois. Certains étaient *néo* depuis fort longtemps mais n'avaient jamais demandé à la Cour de l'Echiquier de régulariser leur situation. De toute façon, ils étaient Autrichiens, ou Allemands, ou quelque chose d'approchant. Une épouvantable chasse aux sorcières teutones animait le Canada d'un océan à l'autre. Quiconque était malencontreusement german était *concentré*. Nos concitoyens de tudesque ascendance ont connu leurs heures sombres. Le docteur André Bigué, à sa façon, résistait. Ce camp de concentration avait son médecin mais le docteur Bigué lui apportait son concours. Si non il aidait les déserteurs. Nous verrons comment.

## PAS DE « CASTONGUETTE »

Il était né le 6 février 1883 à Sainte-Anne-de-la-Pérade. On considère qu'il fut un jeune diplômé en médecine. C'est en 1906 qu'il recevait son doctorat de l'Université Laval, de Montréal. Son fils, le Dr Germain Bigué, médecin lui aussi en Abitibi, à Val d'Or, conserve précieusement un reçu de vingt *piastres* de l'Université Laval, de Montréal. C'est la somme que dut déboursier le jeune docteur pour recevoir son diplôme. Mais savait-il même, ce jeune médecin fraîchement émoulu d'une aussi belle université, que son chemin de Damas passerait par des années aussi dures? Parce qu'on raconte qu'il allait beau temps, mauvais temps, visiter ses malades dispersés ici et là en Abitibi, en été comme en hiver, la nuit comme le jour. Pour ça, il utilisait les moyens de transports les plus orthodoxes comme les plus réguliers : *Pedibus cum jambis* ou en draisienne, à cheval, en traîneau à chiens, en automobile. Il s'enfonçait loin dans la forêt si une Indienne avait besoin de son aide pour un accouchement difficile. Les gens de l'époque avaient fort peu de biens. Il n'a sans doute pas été rare que le docteur Bigué soit appelé. . . pour une vache. Mais replaçons-nous dans le contexte : une telle bête avait son *meuh!* à dire pour le développement abitibien. Et pour tout ça, il n'était pas cher payé. La *castonguette* n'existe pas encore et le colon, dans l'ensemble, n'était pas riche. Le puits d'aération de l'Enfer devait se trouver quelque part en Abitibi parce que c'est par là que le Diable se faisait tirer la queue.

Le docteur Bigué. Un beau nom, un bon nom, une belle légende. Mais tout ça, ça ne met pas toujours du beurre sur les patates. Pas indigent, non, mais pas riche. C'est même une chose qu'on voit rarement aujourd'hui, dans la profession. Tous, de nos jours, ne meurent pas cousus d'or. Au moins ont-ils de quoi se payer de chiches obsèques. On ne traîne plus de médi-

cales dépouilles dans des linceuls à bon marché. Lui, sa *fortune* qui n'a jamais été en rapport du travail accompli, il l'a mise dans l'immense disponibilité qu'il avait à l'égard des gens comme à l'endroit des choses. Il l'a aussi investie dans la solide éducation de ses cinq enfants. Il aurait certainement pu se payer une petite vie paisible puisqu'il s'était d'abord installé à Sainte-Anne-de-la-Pérade, puis à Saint-Séverin, enfin à Sainte-Thècle. Or, sous cet aspect, le premier médecin de l'Abitibi ne devait guère différer de mentalité de tous ceux qui ont ouvert le pays à la colonisation. Il devait avoir son petit côté aventurier, sinon, il aurait démissionné.

### IL SE LAISSE CONVAINCRE

Un autre homme à qui l'Abitibi est redevable de son progrès. Il s'agit de Frank Blais, d'Amos. Il avait eu un magasin général à Sainte-Thècle. C'est là qu'il avait connu le Dr Bigué. Financier, homme d'affaires entreprenant aimant à prendre des risques parfois payants, parfois ruineux, industriel et fermier de grand talent, député libéral du comté de Chapleau aux Communes de 1935 à 1940, il avait, de l'avenir abitibien, une vision très juste. L'histoire ne dit pas quels arguments il employa pour convaincre ce médecin déjà marié et père de deux enfants à venir pratiquer son art dans cette région assez perdue et qui, à l'époque, ne jouissait pas d'une réputation guère plus brillante, du côté des grandes vertus — comme des petites, que le Klondike. C'est une affaire entre hommes et on n'y touchera pas.

### ONGUENTS, PRISES, SACHETS...

Etre pharmacien, il faut bien le comprendre, n'était qu'une conséquence naturelle de la situation et du sous-développement abitibien. Aidé par sa femme, le Dr André Bigué fabriquait des onguents approuvés. Il faisait



Le docteur André Bigué, en 1909, l'année de son mariage.  
 (Collection privée de son fils, le docteur Germain Bigué).

Le sept Février, mil huit cent quatre vingt-  
 trois, nous, prêtre, commissaire, avons baptisé  
 Joseph-Louis-André, du sexe masculin, né  
 le jour précédent, du légitime mariage de  
 Georges Bigué, hôtelier, et de Emma Hamelin,  
 de cette paroisse). Parrain Louis Trepazier,  
 navigateur, de la paroisse de Ste. Geneviève).  
 m. 2 emb 1909  
 D'après acte de mariage à Ste. Anne  
 de La Pérade  
 avec nous, ainsi que le père. Le parrain  
 a déclaré ne savoir signer).

Philé Bigué  
 Geo Bigué

P. Roulet

L'acte de baptême d'André Bigué  
 (Registre paroissial de Ste-Anne-de-La-Pérade)

Ecole de Médecine et de Chirurgie de Montréal  
 Faculté de Médecine de l'Université Laval à Montréal

SESSION DE 1905 1906

Montréal, le 4 Juin 1906

\$ 20<sup>00</sup>

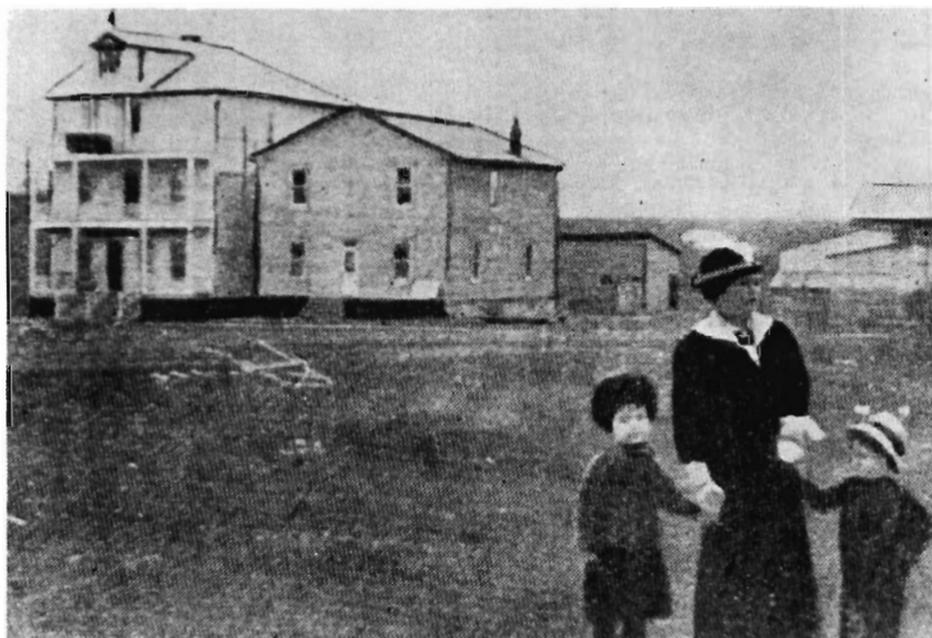
**Reçu** de M. G. Bigué

	\$	cts
Inscription .....		
Session .....		
Arrérages .....		
Partie dissection .....		
Hôpital .....		
Ex. supplémentaire .....		
Diplôme .....	20	00
<b>TOTAL</b> .....		

la somme de vingt piastres

A. G. Fournier  
 TRÉSORIER

Le diplôme de médecin du docteur André Bigué,  
 à l'Université Laval de Montréal, en 1906.



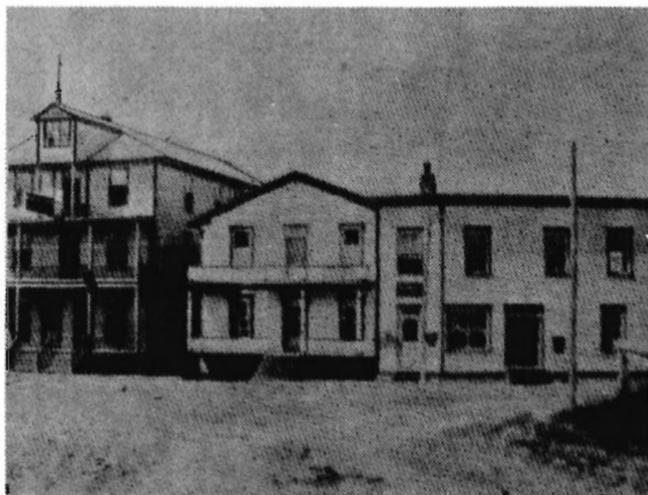
A gauche: l'Hôtel Windsor, à droite: première maison du docteur André Bigué, au premier plan: Madame Bigué et ses deux jeunes enfants: Olympe et Germain.  
 Photo de 1915.



*Madame André Bigué, née Geneviève Germain, de Ste-Geneviève-de-Batiscan.*

*Le docteur Bigué, dans son bureau de travail, à l'arrière de sa pharmacie.*





*La première pharmacie.*



*La deuxième pharmacie avec, à l'arrière-plan,  
le dôme de la cathédrale d'Amos.*

également des prises vendues dans des petits sachets proprements pliés. Il faisait des sirops lorsque ses commandes gelaient à bord du train et étaient inutilisables. Il faisait aussi de l'huile à moustiques qui pullulaient, les p'tits m. . . » Il faisait ça avec de l'essence de citronnelle. Le Dr Germain Bigué, son fils, raconte même : « Je me souviens que mes parents faisaient des cachets avec un petit appareil ressemblant à un gauffrier. On étalait une pâte, on mouillait le tour pour que les rebords puissent se coller après avoir bien pesé et mis à l'intérieur le contenu du cachet. . . » C'était loin d'être industriel et les grandes compagnies pharmaceutiques de l'époque n'avaient pas à trembler. Mais, à la guerre comme à la guerre ! Ces cachets-là étaient faits avec la même pâte azyme que celle utilisée pour la fabrication des hosties, une pharmacopée spirituelle souvent compétitive dans l'Abitibi de ce temps-là.

D'ailleurs, si le concours de la religion suppléait au manque de médecins — la chose dut arriver souvent — les rabouteux étaient légion. L'Abitibi a majoritairement été *meublée* de gens fort simples issus de campagnes. Ils avaient nécessairement transporté avec eux leurs pratiques et leurs praticiens. Encore aujourd'hui certaines pratiques plus ou moins magiques — blanches ou noires — ont à peine cédé le pas au radium. Il reste encore des gens, en Abitibi, pour qui le pharmacien, le médecin, sont des gens d'extrême. . . j'allais dire onction. Même, il n'y a pas très longtemps un père Bouillon, curé de son état, annonçait dans les journaux locaux des potions, des onguents et autres médecines qui auraient plu à Molière. Il avait mis au point une formule contre les rhumatismes et une autre contre l'eczéma. Les gens devaient en acheter beaucoup.

Si la médecine n'était pas chose facile en ce temps-la, la pharmacie ne l'était pas plus. Etre pharmacien,

c'était avoir un commerce et vendre, déjà, potions magiques et papier de toilette. Mais c'était surtout ajouter des difficultés professionnelles normales à des difficultés inhérentes à un commerce. Cependant, la première pharmacie du Dr Bigué fut entièrement détruite par un incendie : celui de l'hôtel voisin. Car, à l'analyse de l'Histoire abitibienne, on constate que les hôtels brûlaient souvent. . . En ce temps-là, les hôtels brûlaient rarement seuls. Ils entraînaient, dans l'hécatombe, les bâtisses avoisinantes. Ainsi brûla l'Hôtel. . . Windsor. Que le nom ne vous énerve pas ! Avec l'Hôtel brûlèrent la première pharmacie, et le cabinet, et le bureau, et la maison du Dr Bigué. Un peu plus tard c'est l'Hôtel Amos qui se mit à brûler, et la seconde pharmacie, et le cabinet, etc. . . du Dr Bigué. Je vous l'ai dit : ça brûlait souvent, dans ce coin-là. Il est rare qu'on lise une biographie abitibienne sans pompiers quelque part.

La grippe espagnole. Ah ! oui ! On en a beaucoup parlé en 1976. On en parlait déjà beaucoup en 1918, entre deux inhumations « Les religieuses nous emmenaient dans les maisons privées prier pour les défunts » raconte le Dr Germain Bigué qui devait avoir six ans à l'époque de cette épidémie. « Personne, chez nous, n'a eu à souffrir de cette grippe », constate-t-il. Celà semble même le surprendre, aujourd'hui, à la façon dont il en parle. Or ce terrible virus, cette épidémie, ont causé de tels ravages au Québec qu'on raconte encore parfois, aux veillées, des anecdotes aussi terrifiantes que celle-ci : « Il est arrivé qu'on déplace tout un cimetière et qu'en ouvrant des cercueils de gens décédés à cause de la grippe espagnole, on retrouve des squelettes dans des positions pas catholiques et mêmes inattendues : certains dont la position des bras et des jambes était repliée montraient bien que le *défunct* n'était pas mort et qu'il avait lutté pour se sortir de là ». C'est macabre mais ça donne une idée de la férocité de cette épidémie, du désarroi dans lequel

elle plongeait la population, de la rapidité avec laquelle les gens mouraient, ou presque. Sans doute que le temps n'était guère aux débats philosophiques sur la mort clinique, la mort spirituelle, mais quand même. « Vous souvenez-vous de l'ambiance qui régnait lors de cette épidémie, à Amos, alors que votre père était le seul médecin de la région ? » Le Dr Germain Bigué a cette réponse un peu désabusée mais dont la sincérité décrit bien la Santé, en Abitibi : « Je crois que chez les gens de l'époque, la résignation était plus forte que la médecine. Mon père était sans doute impuissant. . . » Il dit, plus loin : « Il n'y avait pas de train tous les jours en Abitibi. Le lait et les oeufs étaient réservés pour les bébés et les femmes enceintes. . . » Si la grippe espagnole n'a pas réduit à néant l'effort de colonisation abitibienne, ce n'est ni la faute au bon Dieu, ni celle du Dr André Bigué. La sélection naturelle disait déjà quotidiennement son mot au Québec. Les plus forts résistaient à la grippe : ils avaient bien résisté à l'Abitibi. D'ailleurs, la mortalité infantile était, de beaucoup, plus élevée.

Etre médecin et pharmacien, voilà qui n'était qu'un moindre état. Même avec une grosse famille sur les bras. Le docteur avait appris quelques mots d'indien et entretenait avec ces gens-là d'excellents rapports. D'ailleurs ces Indiens servaient également d'*officiers de liaison* avec les conscrits déserteurs qui peuplaient les forêts. Pour eux, ils venaient en *ville* acheter des victuailles et autres objets nécessaires. Il y en avait de tous poils, de ces déserteurs peu enclins à servir la patrie. D'ailleurs elle n'était pas en danger. Le conflit coûta quand même à Sir Wilfrid Laurier la direction du Parti libéral qu'il refila à King. De toute façon, ceux qui étaient coïncés en pleins bois se fichaient bien des remous de chefferies. La *Gestapo* canadienne — la Gendarmerie — envoyait de ses agents en Abitibi afin d'y flairer du déserteur. Le Dr Bigué faisait passer le mot par les Indiens et les dé-

serteurs attendaient tranquillement dans les bois. « Souvent, le soir, raconte le Dr Germain Bigué, des conscrits venaient chez nous. Ils entraient par la porte de la cuisine. Ma mère leur faisait à manger. Ils en profitaient pour lire les journaux, s'informer de la situation. Mon père était un homme qui adorait l'opéra. Ses ténors favoris étaient Caruzzo et Paul Dufault. Il voyageait jusqu'à Montréal pour s'acheter de la musique et souvent, il faisait entendre des disques aux déserteurs. C'était une forme de Résistance. Elle existait en Abitibi. La nuit, la pharmacie ravitaillait les conscrits. . . Beaucoup plus tard, j'étais interne à l'Hôtel-Dieu de Montréal. Il neigeait. C'était un samedi. Un homme avait des ennuis avec sa voiture. Je lui ai proposé de le pousser mais pas trop loin parce que, lui expliquai-je, j'étais médecin et de garde. Je comprends bien, m'a-t-il répondu, je suis moi-même médecin. Puis il m'a demandé mon nom. Bigué ! s'est-il exclamé. Seriez-vous parent avec le Dr André Bigué, d'Amos ? Mon père venait de mourir dans mon hôpital. Ce docteur était le Dr Bohémier. Il avait été un de ces conscrits en rupture de ban qui parfois, venait manger chez nous, dans la cuisine. . . »

La pharmacie, dans les débuts abitibiens, n'était guère une affaire d'argent. Tous les médecins, par la suite, ont plus ou moins été pharmaciens. Surtout par nécessité. Or il est intéressant de noter qu'en ce temps-là des compagnies pharmaceutiques osaient envoyer un vendeur jusqu'en Abitibi. Ils devaient avoir beaucoup de courage parce que c'était un voyage long et pénible. La compagnie Frank W. Horner visitait déjà l'Abitibi. La compagnie Casgrain & Charbonneau, de Montréal, de Montréal, aussi. Même le vendeur des Pharmacies Brunet, de Québec, *montait* dans le Nord. Notons que le petit-fils de Brunet est aujourd'hui sous-ministre de la Santé. Peut-être qu'il ignore les efforts déployés par son grand-père vis-à-vis du Nord-Ouest québécois, région

qui a souvent eu maille à partir avec ce ministère. Mais la vocation des grands mandarins n'a pas obligatoirement à être la même que celle de leurs ancêtres. . .

Officier médical du Canadien National de 1914 à 1949 à Amos, coroner pour le district de 1923 à 1936, ancien président de la Société médicale de l'Abitibi, médecin anesthésiste à l'Hôtel-Dieu d'Amos depuis sa fondation en 1930, celui qui a été le premier médecin et, également, le premier pharmacien de toute l'Abitibi a été personnellement décoré en 1939 par Sa Majesté George VI. On reconnaissait enfin ses états de service. Quelques années plu tard, il a été nommé *fellow* du Collège royal des Médecins et Chirurgiens du Canada. . .

#### ANCRE DE MISÉRICORDE

A bord de tout navire il existe une troisième ancre qu'on appelle l'Ancre de Miséricorde parce qu'elle caractérise la dernière chance d'ancrage d'urgence en cas de naufrage, toutes autres ancres n'ayant pu remplir convenablement leur office. Cette image va bien à la mission abitibienne du Dr André Bigué. Frank Blais, lorsqu'il est allé le chercher à Sainte-Thècle, savait très bien ce qu'il faisait en pressant son ami à venir s'installer en Abitibi, en 1914. Amos naissait. La population était instable, flottante, irrésolue. Elle se décourageait aisément. Et nul ne peut l'en blâmer. La présence d'un médecin permanent ne pouvait qu'encourager les colons à y demeurer. Surtout les femmes. Lorsque ces types descendaient du train, quelque part entre Parent et Cochrane avec, en tête, l'idée plus ou moins vague d'y prendre un lot de colonisation, ils se cognaient la tête contre la forêt. Immense et omniprésente, elle leur rappelait subitement que l'aventure abitibienne ne srait pas, pour eux, de la tarte aux pommes. Ce premier médecin et pharmacien a donc été cette Ancre de Miséricorde sur laquelle a pu s'ancrer une première vague d'hommes remplis d'ab-

négation et de courage. Grâce à ça, ils ont fait tête au courant et ont permis d'établir une souche solide d'une population de 150,000 habitants, aujourd'hui florissante et diversifiée, et même autonome dans sa pluralité. Sans le Dr André Bigué ils seraient peut-être — pour beaucoup en tout cas repartis vers des cieux plus cléments. C'est en ce sens qu'il aura été l'Ancre de Miséricorde. Sur son lit de mort, à Montréal : « J'espère que tu vas retourner en Abitibi. . . » dit-il à son fils.

Germain Bigué est retourné en Abitibi. « Docteur, lui demandai-je, pensez-vous qu'André, votre propre fils, marchera dans ces traces ? — Il me l'a encore confirmé la semaine dernière.

Voici comment s'érigent les dynasties et les légendes. Des cendres de deux pharmacies incendiées par des hôtels-qui-brûlent montent de grands souffles. Mille fois, je le crois, le Dr André Bigué aurait eu matière à abandon. Mais les feux sacrés s'éteignent mal. Un peu comme cette savoureuse répartie d'un paysan de Saint-Marc-de-Figuery qui disait de déconfit, au Dr Bigué qui passait par là. La grange et les biens du pauvre colon étaient entièrement détruits. Il avait mis le feu à ses abattis en espérant qu'il pleuvrait au bon moment. Mais non, la pluie vint trop tard : « Vous voyez, docteur, qui trop embrasse mal éteint » au lieu de « qui trop embrasse mal étreint » . . Prenez-là dans n'importe quel sens, cette phrase, elle vaut son pesant d'or. . .

— o o —

## Le Dr André Bigué

### En hommage au premier médecin de notre région

Il y a cinquante ans, l'Abitibi, couverte du velours sombre des forêts, faisant miroiter au soleil ses lacs de cristal bleu, le ventre plein de richesses inconnues, n'était qu'une immense région perdue habitée par des indiens et de rares prospecteurs.

A l'automne 1910, quelques pionniers audacieux tentèrent la grande aventure de dompter cette terre sauvage. Ils s'y installèrent une place à coup de hache, des claims furent piquetés, des familles se groupèrent sur les bords de la jolie rivière Harricanaw, une première messe fut célébrée, un premier enfant naquit, Amos était fondée. Dans ce corps à corps angoissant avec une nature redoutable, la foi mêlée d'espoir des pionniers fut héroïque, leur endurance, extraordinaire, seule la charité y trouva son compte dans la joie spontanée de l'entraide. Il fallait se serrer les coudes ou crever. Malgré la solitude, les privations ces hommes et femmes à forte personnalité savaient goûter les douceurs d'un printemps longtemps désiré et d'un été trop court, l'éclat fulgurant de l'automne, le froid mordant de l'hiver, les longues soirées d'amitié, les mots savoureux. Ceux qui ont vécu ces années hautes en couleurs, ne peuvent les évoquer sans nostalgie.

Sur cette rude toile de fond abitibienne brossée à grands traits, se détache la sympathique figure du Docteur André Bigué, premier médecin pionnier d'Amos et de la région. Sans l'avoir connu, il me tient à coeur d'évoquer ici son souvenir. Arrivé en 1914, il fut seul pendant quatre ans à soulager toutes les misères et mit au monde presque une génération abitibienne. Comme dans

la chanson, beau temps, mauvais temps, il parcourut à pied, à cheval, en voiture, en canot, en draisienne sur rails, un vaste territoire de trois cents milles. C'était toute une aventure que ces longues randonnées en forêt, loin de tout secours. Absences toujours pénibles pour sa vaillante épouse qui sut l'encourager et pour les siens vivant dans une attente inquiète. Aimés des indiens dont il fut aussi le premier médecin, ceux-ci l'attendaient des heures à la maison, silencieux, assis sur les marches de l'escalier, les femmes allaitant leurs bébés, pendant que Madame Bigué très avenante, leur servait du thé chaud et des galettes à la mélasse. Tant de dévouement désintéressé était le plus souvent payé en patates germées, navets, poulets bleus et bois brûlés. Ceux qui nous parlent de ce médecin missionnaire comme l'appelle un de ses bons amis ne peuvent s'empêcher de sourire avec émotions. Joyeux samaritain, sa seule présence était un vrai tonique et M. Pierre Trudel en a tracé un bien fidèle portrait. « Le Dr Bigué s'est durant toute sa vie, mêlé à toutes nos activités religieuses, sociales et sportives. Et quel bon tempérament, quelle belle et humble physionomie, quelle finesse d'esprit dans ses réparties avec ses amis. Dans les réunions, il fallait l'entendre chanter : Quand nous serons vieux « de Larrioux », avec son oeil pétillant il fallait rire. » Le Doc avait ce sens de l'humour, promu au rang de vertu par Jean XXIII, qui déridait les plus moroses et l'aida dans des situations tragiques et cocasses à la fois. Comme tant d'autres, il s'épuisa vite à cette tâche surhumaine et l'on ne peut qu'admirer l'étonnant courage de ceux et celles qui fondèrent l'Abitibi.

Aujourd'hui, leurs fils ont relevé le défi et l'essor de la région pose de nouveaux problèmes dont l'urgence requiert toutes les énergies. On peut regretter des paysages et un climat plus doux, l'ambiance des grandes villes nulle part ailleurs on ne trouvera ces grands hori-

zons dentelés d'aigrettes noires à la mesure de l'homme d'ici, ces longs soirs qui n'en finissent plus de s'éteindre. L'étrange belle au bois dormant est bien réveillée et son fort parfum de résines attire les amateurs de chasse et de pêche. Mais en pensant aux pionniers, on peut dire avec St-Ex. parlant du désert, l'Abitibi « ne se livre pas aux amants d'un jour ».

*Jeanne Bigué*

## Feu M. le Docteur André Bigué

*(Extrait de « Nos figures dominantes de l'Ouest Québécois », par Joseph Duguay, Amos, 1951)*

Avant même son décès survenu à l'Hôtel-Dieu de Montréal le 17 février 1949, M. le docteur André Bigué était entré dans l'histoire de l'Abitibi pour tenir une place de choix; celle du premier médecin établi en notre région en 1914. Il y a fourni une carrière féconde et heureuse jusqu'en 1949. Il est né le 6 février 1883 à Sainte-Anne de la Pérade du mariage de Georges Bigué et d'Emma Hamelin. A l'issue de ses études primaires en sa paroisse natale il fit son cours classique aux Séminaires de Québec et de Trois-Rivières où il obtint son titre de baccalauréat ès arts. En 1906, il recevait son doctorat en médecine à l'Université Laval de Montréal. Il pratiqua d'abord sa profession à Sainte-Anne de la Pérade, à Saint-Séverin et à Sainte-Thècle. C'est en 1914 qu'il vint ouvrir son bureau à Amos pour y desservir une clientèle échelonnée tout le long du Transcontinental, de Parent à la Reine. Nuit et jour, beau temps mauvais temps, en hiver comme en été, en drésienne sur la voie ferrée, à pied dans la forêt vierge, en traîne tirée par des chiens, par les chemins d'hiver, il a parcouru des centaines de milles pour se rendre au chevet de ses patients. Les yeux pétillants de malice et d'une bonne humeur devenue légendaire, il lui semblait trouver tout na-

turel d'accomplir des corvées de ce genre et il trouvait le moyen de réconforter tous les foyers qu'il visitait ainsi. Premier médecin de l'Abitibi il y a aussi été le premier pharmacien, ouvrant à Amos en 1917 la Pharmacie Bigué, la plus ancienne de région. De 1914 à 1949 il a été officier médical du Canadien National et a rempli les fonctions de coroner du district de l'Abitibi de 1923 à 1936. Ancien président de la Société médicale de l'Abitibi, médecin anesthésiste à l'Hôtel-Dieu d'Amos depuis l'ouverture de cet hôpital en 1930, lors de la visite de Sa Majesté Georges VI, en 1939 il a été décoré par le Souverain en reconnaissance de ses états de service et en 1917 il était nommé « Fellow » du Collège Royal des Médecins Chirurgiens du Canada. Secrétaire trésorier du premier conseil municipal d'Amos il est devenu par la suite échevin de cette ville comme il a aussi rempli la charge de marguillier de Sainte-Thérèse d'Amos. Il n'y a pas eu un mouvement religieux, civil et sportif auquel il n'ait apporté son concours aussi généreux qu'efficace. Membre fondateur de l'Oeuvre des Retraites Fermées, membre de la Ligue du Sacré-Coeur, officier médical du conseil 2218 des Chevaliers de Colomb, il a aussi été vice-président de l'Association Sportive et président de la Ligue de Hockey d'Amos. Le hockey était son sport favori. Aussi, en autant que ses occupations le lui permettaient ne manquait-il jamais une joute. De son mariage à Mlle Geneviève Germain, qu'il a épousée à Sainte-Geneviève de Bastican sont nés: Germain, médecin chirurgien de Val d'Or, Claude, d'Amos, avocat et Procureur de la Couronne pour le district d'Abitibi, Olympe, «Mme E. J. Turnbull, de Kewagama), Marguerite, (Mme Roger Côté, de Windsor Mills) et Claire, g.m.g. de Deep River, Ont.

## Le Docteur Antonio Pelletier

(1876-1917)

Dans la première partie de la biographie du docteur Antonio Pelletier, nous nous sommes particulièrement attaché à retracer ses origines familiales à Sainte-Anne.

Car ce n'est pas par hasard qu'il y vit le jour. Ce n'est pas davantage par hasard s'il devint le fils adoptif et le protégé du docteur John Jones Ross. Ils étaient étroitement unis par des liens de parenté.

Le père du docteur Ross et le grand-père d'Antonio Pelletier avaient épousé à Sainte-Anne les deux soeurs Gouin, Héloïse et Zoé Gouin, filles d'Antoine Gouin et de Joseph Boudreault.

George McIntosh Ross naquit vers 1808. Il était fils de l'écossais James Ross, actionnaire et employé de la compagnie de Indes, et d'Elizabeth Vaugham Jones. Lors du mariage de son fils, James Ross demeurait à Québec. Son épouse était décédée.

George McIntosh Ross, qui décline la profession de négociant, vint s'établir à Sainte-Anne et se convertit au catholicisme pour épouser, le 26 avril 1830, Héloïse Gouin. A cette date, son père est décédé. James Ross était venu de Québec pour assister au mariage de son fils. On note aussi parmi les personnes présentes à la célébration, le docteur J.-Bte Trestler, Pierre Antoine Dorion, Joseph et Elzéar Gouin, J.-B. Dorion, Elzéar Méthot, etc. Signalons en passant que le fils de Pierre-Antoine Dorion, le futur juge-en-chef Antoine-Aimé, épousera à Montréal en 1848 la fille du docteur Trestler.

Le nom de George McIntosh Ross apparaît au cadastre dressé le 24 janvier 1861 par Jos.-Edouard Turcotte, alors commissaire pour les rentes seigneuriales. Ross possédait à Sainte-Anne une concession de terre de trois arpents de largeur sur cinquante de profondeur, au centre du petit village (*au fort*, comme on disait alors), entre Joseph Hamelin et Pierre Vocelle. Il possédait de plus un terrain avoisinant la propriété de son fils. Il devait mourir un mois à peine après ce recensement, soit le 22 février, à 53 ans. Il fut inhumé dans la crypte de l'église. Son épouse lui survécut dix ans. Elle fut inhumée au même endroit le 31 mai 1871, à 66 ans. Ils n'avaient eu qu'un fils, John Jones, né le 16 août 1832. C'est le futur médecin et homme politique, une des gloires de Ste-Anne.

#### LA FAMILLE PELLETIER

C'est le grand-père d'Antonio Pelletier qui apparaît le premier à Sainte-Anne, lors de son mariage avec Zoé Gouin, soeur d'Héloïse, le 22 septembre 1840. Le registre paroissial la nomme Marie-Josué lors de son mariage avec Jacques Antailla (ou Antaya) Pelletier, fils majeur de Pierre Antaya Pelletier et de feu Marie Dubé, « de la paroisse de Nicolet. » C'est en effet une vieille famille de la région nicolétaine, qui essaima à La-Baie-du-Février, Saint-François-du-Lac et Sorel. A son mariage, Jacques Pelletier se dit marchand et originaire de William-Henry (Sorel). Sont présents au mariage, ses deux frères, Antoine et Octave, son beau-frère George McIntosh Ross, Pierre-Antoine Dorion, et autres personnes de la paroisse, dont John Jones Ross, alors âgé d'à peine huit ans mais qui signe d'une ferme écriture.

Le 12 octobre 1844 naît Jacques-Antoine-Adolphe Pelletier, baptisé le même jour à Sainte-Anne. Le père est qualifié de « cy-devant marchand ». Le parrain est le docteur Henry Carter; la marraine, Eloïse Gouin.

Jacques Antailla Pelletier devait mourir à Montréal, alors qu'il était en voyage d'affaires, le 8 octobre de l'année suivante, à 37 ans. Sa dépouille fut ramenée à Sainte-Anne où il fut inhumé le 12 suivant. Il laissait un fils d'un an et sa femme ne s'est pas remariée. Elle devait mourir à Sainte-Anne le 23 octobre 1867 à 57 ans. La veuve de George McIntosh Ross, Eloïse Gouin, s'éteignit à son tour le 31 mai 1871, à 66 ans. Leur mère, Josephte Boudreault est décédée le 19 avril 1865, à 82 ans.

On peut donc croire que l'enfant fut élevé dans la famille Ross. Il est plausible de penser également que c'est à l'instigation du docteur Carter, son parrain, du docteur Trestler et du futur docteur Ross que Jacques-Antoine-Adolphe Pelletier (qui devait plus tard adopter le nom de « James ») embrassa la carrière de médecin, après ses études au collège de Nicolet, de 1858 à 1865. Il y avait comme confrères deux autres étudiants natifs de La Pérade : Edouard Laflèche, qui devint prêtre et curé de diverses paroisses avant de venir terminer ses jours à Sainte-Anne, et Théodore Lanouette. Quelques-uns de ses professeurs étaient aussi originaires de sa paroisse natale. Ses études médicales terminées, il revint s'établir à Sainte-Anne. Il y seconda le docteur Ross que la politique accaparait déjà. En effet, dès 1861, ce dernier était élu député de Champlain et ses obligations le retenaient à Québec.

Le docteur Pelletier alla épouser une lévisienne, Marie-Joséphine Thibodeau, mais revint demeurer à Sainte-Anne, et y exerça son art. Il demeura dans une maison sans doute héritée de son père, sur la pointe de l'île Saint-Ignace, et qu'il vendit le 7 novembre 1874, au docteur Ross. Le nom du docteur Pelletier apparaît à Champlain le 16 décembre 1873, à l'inhumation de madame J.-Edouard Lanouette, mère de l'épouse du docteur Ross. Ce dernier est absent.

Le docteur Pelletier continua à résider à Sainte-Anne quelques années, et c'est ici que naquit, le 7 juin 1876, son fils unique, baptisé, selon le registre paroissial, sous les prénoms de Marie-Joseph-Antoine-Thibodeau et fils de « Jacques-Antoine-Adolphe Pelletier, écuyer médecin, et de Marie-Joséphine-Eva Thibodeau ». Il eut pour parrain Narcisse Thibodeau, bourgeois de Lévis, représenté par Théophile Frénette, écuyer marchand, et pour marraine Marie-Arline Lanouette, épouse de John Jones Ross, « docteur en médecine et président du Conseil exécutif du gouvernement de Québec. »

Le journal « Le Canadien » du 29 janvier 1887 note: « Le Dr James Pelletier, de Sainte-Anne-de-La-Pérade, est venu se fixer à Lévis pour y pratiquer comme médecin. » Dans le même journal, à la date du 23 janvier 1890, on peut lire: « Le Dr James Pelletier est assez gravement malade d'une broncho-pneumonie chez M. Pierre Bégin, de Saint-David, comté de Lévis. » C'est tout ce que nous savons de lui et de sa carrière.

### ANTONIO PELLETIER ET SON DESTIN

A partir de maintenant, nous allons puiser abondamment dans l'ouvrage que Jacques Gouin a consacré au docteur Antonio Pelletier. Il nous y a d'ailleurs fort aimablement autorisé.

Il est probable que le jeune Antonio apprit les premières notions de l'Alphabet à l'école de l'instituteur Dominique Saint-Cyr, à Sainte-Anne. Quand son père déménagea à Lévis, il fut placé au collège classique de cette ville, puis il continua ses études au collège de Nicolet, où on le retrace de 1895 à 1897. Il a conservé de ses deux années nicolétaines un vivant souvenir qu'il évoquera plus tard dans son ouvrage *Coeurs et hommes de coeur*, car ce sont ses professeurs de Belles-Lettres et

de Rhétorique, les abbés McDonald et Cantin, qui « guidèrent ses premiers essais littéraires »

Il étudia sa philosophie au collège Sainte-Marie de Montréal, tout en commençant ses études en médecine. Il obtint son diplôme du Collège des médecins et chirurgiens le 2 juillet 1898, alors que le docteur Ross était le président de cet organisme. Dès l'année suivante, on le retrace interne à l'Hôtel-Dieu de Montréal, en même temps qu'il devenait membre du groupe de l'École littéraire de Montréal. Car il se sentait autant de goût pour les lettres que pour la médecine. Ses poèmes étaient lus en séance publique, et appréciés. Son nom figure au palmarès de 1899-1900, aux côtés d'Emile Nelligan, Charles Gill, Albert Lozeau, Albert Ferland, Louis Fréchette, et autres littérateurs de l'époque.

Mais la littérature, surtout la poésie, n'a jamais fait vivre son homme. En plus d'être poète, Pelletier était médecin. De plus, ses protecteurs, le docteur Ross et son épouse, moururent en 1901, à moins de deux mois d'intervalle. Il lui fallait donc sérieusement préparer son avenir.

Il accepta l'invitation d'un ami, le curé Lévesque de Saint-Camille-de-Wotton, dans les cantons de l'Est et c'est là qu'il ouvrit son premier bureau de médecin, en 1903. L'année suivante, le 14 novembre 1904, il allait épouser à Hull Florina Champagne, jeune fille qu'il avait connue lors de ses années d'Internat à Montréal, qui lui fut une admirable compagne et à qui il dédia les plus affectueuses de ses poésies. Car toute sa vie il resta poète... et sentimental!

Après deux ans de séjour dans les Cantons de l'Est, où pourtant il avait acquis une intéressante clientèle mais où son épouse éprouvait de la difficulté à s'adapter, le docteur Pelletier céda aux instances d'un ancien élève du séminaire de Nicolet, le docteur Achille Chandonnet, qui pra-

tiquait à Saint-Jean-Deschaillons et qui désirait un ad-joint pour éventuellement prendre sa relève. Pelletier alla y séjourner deux ans. C'est là que naquirent deux de ses enfants, deux filles, le 20 mars 1907 et le 14 décembre 1908. Mais il nourrissait d'autres projets.

En 1908, écrit Jacques Gouin, sans doute soucieux de parfaire ses études médicales, assurément aussi désireux de voir l'Europe de ses ancêtres, Antonio Pelletier décidait d'aller s'installer à Paris avec sa famille pendant deux ans. Ce sera pour Antonio Pelletier l'occasion de réveiller en lui ses goûts littéraires, quelque peu relégués à l'arrière-plan de ses obligations professionnelles, et de lui permettre ainsi de poursuivre, dans une certaine mesure, sa carrière d'écrivain. »

Revenu au pays en 1910, le docteur Chandonnet le presse une fois de plus d'aller le seconder dans son travail professionnel à Deschaillons. Mais Pelletier y renonce, « peut-être influencé par sa femme », note justement Jacques Gouin. Il s'établit définitivement à Hull, où il demeurera jusqu'à sa mort, en 1917.

La carrière d'Antonio Pelletier à Hull pendant plus de sept ans est relatée en détail par Jacques Gouin. Disons seulement ici, dans ce bref résumé de sa carrière, qu'il joua dans cette ville un rôle de premier plan, non seulement dans le domaine médical, mais dans les activités sociales. Poète avant tout, donc sentimental, il avait à coeur le bien-être de ses concitoyens. Il faut lire en entier le chapitre VII de l'ouvrage de Jacques Gouin pour comprendre à quel point il fut l'âme directrice de toutes les activités sociales, patriotiques et humanitaires de la ville où il devait terminer son oeuvre

Comme son père et son grand-père, il mourut jeune, âgé d'à peine quarante ans. Citons une fois de plus Jacques Gouin: « Vie professionnelle exténuante, activités littéraires, patriotiques, civiques et artistiques dévoran-



*Le docteur Antonio Pelletier  
(photo de 1912)*



*Madame Antonio Pelletier  
(Florina Champagne).*



*La maison natale du docteur Antonio Pelletier à La Pérade.*

A l'occasion des vacances, le docteur n'ira pas à l'Institut Anti-tuberculeux Bruchési de Montréal, pendant quelques semaines.

### **Medecine Generale**

Spécialement : Maladies des Enfants, des Voies Urinaires et Respiratoires.

No. 91 rue Victoria, - - - HULL.  
PHONE 6328.

### **Le docteur Antonio Pelletier**

*Des Hôpitaux de Paris*

**Médecin de l'Institut Anti-Tuberculeux Bruchési de Montréal**

*(Service du nez, de la gorge, des oreilles, des pommiers)*

Médecin des RR. PP. Oblats, des Servantes de Jésus-Marie, des Srs de la Ste Famille et de l'Hôpital de Hull.

Consultations gratuites pour les indigents recommandés.

Téléphone s.v.p. aux heures des consultations 84 à 10, 1 04, 7 à 9.

A partir du 1er juin, quand je serai absent de mon bureau la semaine de 1 à 7 et le dimanche de 11 à 7, mes honorables clients pourront me téléphoner à l'Hôtel Holt, d'Aylmer.

*Publicité du docteur Pelletier dans le bulletin paroissial de Hull, le 11 août 1912.*



Mme James Pelletier  
(Eva Thibodeau)  
mère d'Antonio.

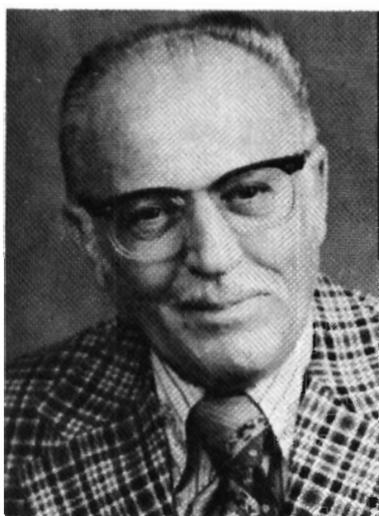
St. E. Coombsville, P.E.  
 N<sup>o</sup> 51 Le sept de juin, dix-huit cent dix  
 Marie Antoinette Marie, petite soeur aînée  
 Joseph Baptiste Marie Joseph Antoine Christ  
 Antoine Dacan, né le même jour du légitime  
 mariage de Jacques Antoine Baptiste  
 Pelletier Pelletier d'origine de ce diocèse et de Marie Joseph  
 Eva Thibodeau de cette paroisse. Le parrain  
 a été Marie Jose Thibodeau, bourgeois de  
 Lévis, représenté par Edouard Thibodeau, son  
 oncle, et qui n'a pu venir en personne à cet  
 effet et la marraine Marie Hélène Thibodeau  
 épouse de John James Ross,  
 dentiste en médecine, Résident du  
 Conseil Exécutif, les quels ont  
 que de faire ont signé avec nous

Marie Antoinette Thibodeau  
 Jacques Pelletier  
 St. E. Coombsville, P.E.

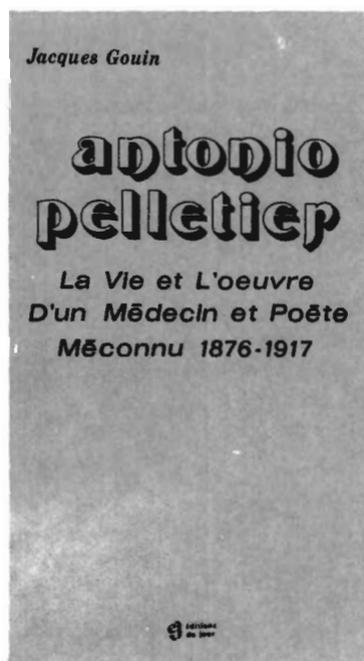
L'acte de baptême d'Antonio  
 Pelletier (Registre paroissial  
 de Ste-Anne-de-La-Pérade).



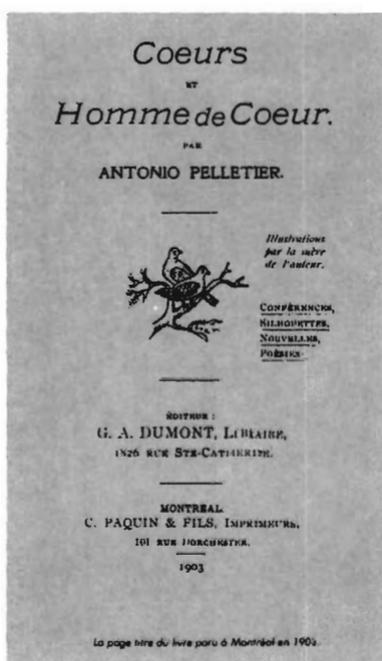
*Jacques Gouin*



*Jacques Pelletier*



*Couverture du  
livre de  
Jacques Gouin*



*Couverture  
« Coeurs et homme  
de coeur » par  
Antonio Pelletier*

tes, comment Antonio Pelletier put-il mener de front un tel débordement d'énergie ? Pareil régime, en fait, ne pouvait durer bien longtemps... »

Le 28 mai 1917, le docteur Antonio Pelletier décédait à Montréal où il était hospitalisé. Il fut inhumé à Hull, au cimetière Notre-Dame. Son fils Jacques qui fut longtemps traducteur en chef des Débats de la Chambre des Communes, conserve précieusement les lettres, photos et documents divers de son père. Jacques Gouin a raison d'écrire en conclusion de sa vivante biographie de Pelletier: « Il reste que ce fut un grand « homme de coeur », un délicat humaniste, enfin un citoyen éminent de l'Ouest québécois, dont la mémoire fait honneur à sa « jolie paroisse natale », à la métropole de l'ouest du Québec et à la métropole du Canada. »

Devant ici nous limiter aux dimensions de cette série de brochures, série destinée à mieux faire connaître l'histoire intime de la paroisse, nous voulons tout au moins reproduire les émouvants souvenirs que rappela au docteur Pelletier le décès de ses protecteurs de sa paroisse natale: le docteur et madame Ross.

Ce qui prouve, une fois de plus, qu'il était « homme de coeur » et qui'l n'oublia jamais ses bienfaiteurs !

R. D.

— o —

## Madame Ross

Née à Champlain en 1833, madame Ross rendait son âme à Dieu le 25 mars dernier, à Sainte-Anne-de-La-Pérade après une très douloureuse et longue maladie soufferte avec la résignation d'une chrétienne fervente. Elle était, depuis 1856, l'épouse de l'hon. Dr J. J. Ross, sénateur, conseiller législatif et ex-premier ministre de la province de Québec.

Je viens me joindre à tous ceux qui ont prouvé leur sympathie à l'honorable sénateur; je viens de plus mêler à ce témoignage public de reconnaissance un pleur d'affectueux souvenir sur ce cercueil qui, en se fermant, semble-t-il, a poussé une lamentation profonde vers nous qui avons connu Madame Ross avant sa fin.

La terre a sa cendre, le ciel son âme et nous pleurons!

C'est une triste réalité, en effet, que de voir disparaître dans la tombe les personnes auxquelles la meilleure partie de nos jours a été intimement liée. Combien grand, le nombre de survivants qui pleurent les disparus! Qui saura jamais rendre les peines brûlantes qui s'ensuivent?... Ces choses-là ne se conçoivent point! Comment le dire?... Le coeur seul le sait, cela suffit, car l'homme vit par le coeur et n'est rien sans lui!

La haute société perd en Madame Ross une de ses plus dignes et plus gracieuses représentantes; l'humble perd une protectrice remplie d'abnégation et de sincère dévouement; ses amies ont malheureusement une soeur de moins, et moi!... moi, je n'ai plus ma seconde mère! Et je pleure à la mémoire de cette femme vertueuse, — moi son protégé d'une façon spéciale — auquel elle a si souvent donné beaucoup de son coeur plein de tendres sollicitudes, si souvent répandu, en flots étincelants, son esprit qui pétillait, si souvent ouvert avec un sourire aimable ses mains pleines de largesses. Je pleure, et j'ai bien raisons de pleurer cette femme, idole de nombreux privilégiés qui l'approchaient.

« Femme, unique consolation d'un époux malade des suites d'une trop grande somme de travail consacré fiévreusement au bien de son pays; toi, charitable, dont les aumônes sont aujourd'hui sur ta couronne du ciel comme autant de perles glorieuses, puisqu'il t'est permis, maintenant, de lire dans nos âmes, vois nos chagrins, notre reconnaissance, notre souvenir! Que le sol où tu dors soit léger à ta poussière! Que Dieu te compte dans ses légions choisies; et, de l'au-delà, souviens-toi de nous, toi qui est au fond de nos coeurs. »

*Antonio Pelletier*

*Le Monde illustré*, 20 avril 1901.

— o —

## Silhouette : J. J. Ross

Relativement jeune, le Canada nous trompe sur son âge, si nous examinons la longue théorie et la valeur des hommes publics qui l'ont montré sous un jour favorable, s'attirant à eux-mêmes l'admiration de leurs concitoyens et l'estime des nations plus vieilles mais non plus courageuses, non plus ardentes, non plus remplies de vigueur et d'envie de se tailler un large espace sous le ciel de la patrie.

La première partie du dernier siècle — pour ne mentionner que les politiciens — donne Papineau, Chénier, Baldwin, Lafontaine, etc.; plus tard Cartier, Sir John, Mercier, Chapleau, paraissent; enfin, nos combattants actuels, que nous acclamons comme nous regrettons leurs prédécesseurs.

Un autre vrai patriote mérite notre considération nationale.

Digne de mettre sa main dans celle des personnages dont je viens d'écrire les noms, l'Hon. Sén. J. J. Ross, qui mourait à Sainte-Anne-de-La-Pérade il y a deux mois, a fourni l'oeuvre d'un homme considérable.

En rappelant son passé, mon but n'est pas de suivre sa carrière en détail.

Né à Québec, de Marie-Louise-Gouin, épouse de G. McIntosh Ross, de la Compagnie des Indes, John Jones

étudia au Séminaire de sa ville natale, s'y distingua par une certaine gravité de caractère qui, loin d'indiquer un enfant rêveur, décelait l'homme sérieux, de travail, de ferme volonté, que nous devons connaître.

Bientôt étudiant en médecine, il devenait, trois ans après, médecin à vingt-deux ans.

A Sainte-Anne-de-La-Pérade eurent lieu ses premiers dévouements professionnels, préludes d'une vie particulièrement sacrifiée au comté de Champlain.

Son ardeur, énorme, ne se démentit jamais. Capacité reconnue. Le diagnostic, si difficile souvent, lui était presque un jeu; car sa belle et jeune intelligence, qui devait nous donner « un homme », percevait toujours juste.

D'un coup d'oeil, il voyait tout, jugeait tout d'un mouvement d'idée; d'un mot, il disait et réglait tout. Le médecin de jugement et de réflexion annonçait l'homme public de réflexion et de jugement.

Le Dr Ross n'aimait pas la littérature purement littéraire, ni les poètes. Exceptons Lamartine. Un soir, il me dit :

— Tu connais « Le lac », n'est-ce pas ?

Sans me laisser répondre :

« Ma vieille mère le chantait très bien. »

Visiblement ému par cette réminiscence, il se leva. S'avançant près de moi, en face d'un antique portrait de sa mère, il décita :

*« O temps suspends ton vol, et vous, heures propices,  
Suspendez votre cours. »*

Par contre, Bossuet, Montalembert, Guizot, Thiers, et surtout Gambetta, Veillot et le comte de Mun — qu'il avait connu — étaient les siens. Il cherchait chez eux le raisonnement, dépouillait leurs idées des mots et des périodes, prenant le fond, rejetant la forme de leurs ouvrages.

Le Dr Ross fut une de nos belles paroles canadiennes. Sa phrase, correcte, un peu sèche, est tout à fait lucide.

On voit chez lui le médecin qui dissèque pour se bien rendre compte d'un cas, le philosophe qui se réfute avant de conclure, le mathématicien qui prouve un problème avant d'en exposer la solution. Son prestige est incontestablement de bon ordre à la Chambre et devant le peuple souvent malin. Avant de parler, il fixait l'attention par ce maintien noble, par cet air distingué, par cet extérieur imposant qui ne craignent pas.

Ceux qui ont vu Laurier et Chapleau me comprennent.

Tout, en lui, commandait le respect. Les foules tumultueuses et les plus rebelles, domptées en sa présence, écoutaient. Sous le charme de sa voix, l'auditoire passait de la surprise à l'approbation, de l'approbation aux applaudissements.

Ceci s'interprète si nous songeons à la justesse de ses aperçus, à ses conséquences logiques dévoilées en un langage sans parure, bref, sincère.

Persuadé, il persuadait. Conservateur, il aurait pareillement, libéral, défendu de bonne foi les principes de son parti

Il était de ceux qui disent:

« Je suis de tel parti pour telles raisons. »

Délicat et patient, il écoutait les opinions de tous pour en faire briller la valeur ou en ternir le clinquant.

Malheur à qui l'interrompait en public; d'une phrase, il faisait rire au dépens de la note discordante, — il mettait l'adversaire dans l'impossibilité de rendre des points. Ses réparties, impeccables comme des ciselures longtemps élaborées, jaillissaient spontanément.

Ses improvisations faciles constituent une de ses armes. Elles ne sont pas inférieures à ses plus beaux discours, mûris dans son cabinet de travail; plusieurs figurent dans les annales de la Chambre, en compagnie des envolées de nos grands orateurs.

Je vous ai d'abord parlé de cette force persuasive, de cet esprit vigoureux, de cet air de sympathie, de cette gravité, de ce travail qui culbute les plus tenaces obsta-

cles, pour vous permettre de parcourir sans trop d'étonnement la longue énumération des brillantes phases de sa carrière.

La pratique de la médecine à la campagne prit donc les jours et les nuits du Dr Ross. L'horizon de son ciel n'annonçait pas de changement lorsque la politique, qui entre au coeur à l'improviste pour glaner les faibles et soutenir les robustes, vint lui tendre la main. Il sourit en la lui baisant. Sa lèvre s'échauffa à ce contact, son coeur battit avec violence, il s'élança dans la mêlée, — et fut élu.

Il représenta Champlain à la Législature des Canadas-Unis, de 1861 à 1867; et de 1867 à 1874, au Parlement fédéral; fut successivement président des Médecins et Chirurgiens de la Province, président honoraire de la Société d'Agriculture de Champlain; membre du conseil de l'Agriculture à Québec, de 1862 à 1890; vice-président et promoteur de la Compagnie du Chemin de fer du Nord, 1875; membre du Conseil exécutif; Orateur du Conseil législatif, 1873 à 1874; puis 1876 à 1878; membre du Conseil exécutif et Orateur à l'Assemblée législative en 1879; commissaire de l'Agriculture et des Travaux publics, 1881 à 1882; puis se retira.

En 1884, il forma une administration, fut Premier Ministre de la Province et, de nouveau, commissaire de l'Agriculture et des Travaux Publics. Résigna en 1887. Sénateur trois mois plus tard, il présida le Sénat de 1891 à 1896. En 1896, ministre sans portefeuille, il se retira, la même année, définitivement.

Après avoir occupé tant de charges, le Dr Ross a-t-il accompli quelque chose qui mérite une mention spéciale pour l'histoire ?

« Peu de chose », si vous appelez « digne de remarque » un ou plusieurs traits d'éclat.

« Il a beaucoup fait », si vous comprenez l'influence salutaire qu'un homme de sa trempe a sur des collègues.

Ses amis s'estimaient heureux de se servir de ses conseils.

Tous les journaux, à sa mort, ont reconnu en lui le bon combattant, une tête d'élite, une force, « quelqu'un ».

La note suivante de « *La Vérité* », de Québec, est juste :

« Personne ne peut reprocher au Dr Ross de s'être enrichi aux dépens du pays. Sous ce rapport, il fut un homme public exemplaire. »

Ces deux mots valent un volume.

Depuis d'assez nombreuses années, l'ex-Premier Ministre prenait une très petite part aux Débats parlementaires. Une grave maladie le retenait à Ste-Anne-de-La-Pérade — sur son île — corbeille de fleurs qui semble sortir de l'eau comme un sourire de la nature.

Du fond de cette calme retraite champêtre, entouré d'affections, il suivait encore avec intérêt la marche de la chose publique. De sa solitude, par correspondance, il discutait, avec ses collègues, les grandes questions d'actualité.

Là aussi son cœur battait et pour sa chère épouse et pour ses amis.

Chacun bénéficiait de son intelligence si vaste. Oh ! Je le sais, moi, son protégé, qui ai vécu beaucoup de mes jours auprès de lui. Je me souviens de ses largesses, de ce regard qui semblait heureux quand la main donnait.

C'est lui qui me prit au berceau en disant : « Je n'ai pas de fils, il le sera. »

« Et si je ne l'étais pas par le sang, ton fils, je le fus, certes, par l'affection que tu me donnais, et par celle que je m'efforçai, à tout moment de te rendre.

« Aujourd'hui, il me serait bien doux de te faire chérir par tous mes lecteurs, toi à qui je dois tout, — même cet article — puisque tu me fis instruire. Ma reconnaissance te rappelle ce souvenir délicieux. Puisse-t-elle le frôler légèrement et tendrement comme une plume de passereau caresse la surface d'une onde qui serpente avec mélancolie sur le bord d'un sépulcre solitaire ! »

Ici-bas, on oublie tout, excepté la mère qui nous a donné la vie du corps, excepté l'ange qui nous a donné la vie du cœur, excepté le protecteur qui nous a donné la vie de l'intelligence en nous donnant l'instruction.

Ces trois êtres restent en notre mémoire tant qu'un souffle glisse sur la lèvre avec une prière.

Le cadre restreint d'une biographie de journal m'arrête ici. Je me propose de reparler du Dr Ross chez lui. J'aurai alors l'avantage de tracer la silhouette de ses intimes et de peindre ma jolie paroisse natale: Ste-Anne-de-La-Pérade<sup>1</sup>

Terminons ces lignes par un sage conseil :

« Mon cher enfant, m'a-t-il dit, il y a trois mois, après les funérailles de sa douce compagne,<sup>2</sup> mon cher enfant, sois homme de bien et de coeur; défends avec courage ta religion, ton Canada et ceux que tu aimes. Sers Dieu et ne t'occupe pas du reste, ni de ce qu'on dira derrière toi. Adieu, je me meurs, tu le sais; pense à moi dans tes prières. »

Ma réponse fut une larme et un serrement de main.

Je ne devais plus le revoir.

« O cher disparu, vois mes regrets et mon affection sincères. Pardonne à ma faible parole qui n'a rien pu rendre de toi ni de ce que je ressens.

« Moi qui aurais tant voulu avoir l'envol de l'aigle pour te fixer dans l'azur ensoleillé de notre histoire; je souffre, oh! je souffre beaucoup de n'être en ce jour qu'un enfant!... »

---

1. Il semble bien que cet article n'a jamais été écrit. Du moins le biographe du Dr Pelletier n'en a pas trouvé trace.

2. Rappelons que madame Ross a été inhumée le 27 mars 1901, et le docteur Ross le 7 mai suivant, tous deux dans la crypte de l'église.

13. PETITE HISTOIRE DE NOTRE  
« PETIT POISSON DES CHENAUX »  
*par Mgr Albert Tessier*
14. Nos Premières Mères de familles  
*par Raymond Douville*
15. LES ÉGLISES DE SAINTE-ANNE-DE-LA-  
PÉRADE  
*par Albert Giroux*
16. FIGURES DU TEMPS DE NOS GRAND'MÈRES  
*Première série*
17. MGR ALBERT TESSIER, EDUCATEUR  
*par l'abbé Paul-Henri Carignan*

A paraître :

Mgr Albert Tessier, cinéaste  
*par Léo Cloutier*

Nos vieilles maisons et leur histoire  
*par Jean-Claude Lizé*

La vie religieuse de Sainte-Anne  
*par Albert Giroux*

Le vieux Collège, ses débuts  
*par le Frère Brault*

Le cadastre des Iles et des Seigneuries  
de Sainte-Anne  
*par l'abbé J.-C. Chevalier*

Père Hilaire de la Pérade, capucin  
*par le Dr Marcel Lapointe*



*Le docteur Bigué et sa famille (photo de 1940)  
Première rangée: Marguerite Bigué, le Dr André.  
Deuxième rangée: Dr Germain Bigué, le juge Claude  
Bigué, Mme André Bigué, Olympe (Mme Eddy  
Turnbull), Claire Bigué.*

COLLECTION « NOTRE PASSÉ » Cahier No 18  
*publiée par*  
Les amis de l'histoire de La Pérade.

Case postale 157 — Sainte-Anne-de-la-Pérade, Qué.

\$2.00